

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO · CHRISŒ · SVMPŒSISŒ · SPIRITVALIS · MILITIAE

SACRAMENŒ · V · P · E · T · ARMA · LV · CIS · AC · VSŒ · IŒ · FORŒ · ER · RE · CON · CEN · DENS ·

GRAT · AM · R · IMP · EN · S · S · IM · E · V · OB · IS · D · I · L · EC · T · I · F · I · L · I · Q · V · I · P · O · S · I · T · O · G · L · A · D · I · O · Q · V · E · R ·

Mai 1874.

No. 8.



LEŒ · RE · LAŒ · IN · E · DE · PIC · X · A · L · VN · I · O · N · - · AL · L · E · Œ · 25 · JAN · 1873 ·

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le " Bulletin " est mensuel.—Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois.
L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada.....	\$1.00
Pour les Etats-Unis.....	1.50 (en or)
Pour l'Etranger.....	2.00 (en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration du journal, à Adolphe Ouimet, Editeur-Propriétaire du " Bulletin de l'Union-Allet," Montréal, 22, Rue St. Gabriel.

AVIS AUX ABONNES.

Les personnes qui ont renvoyé le second numéro du " Bulletin " sont priées de vouloir bien nous renvoyer le premier numéro.

Nous avertissons aussi toutes les personnes qui ont reçu le premier et le second numéro, que leur nom étant entré dans nos livres, et qu'un laps de temps de quatre mois s'étant écoulé depuis la publication du premier numéro, nous ne recevrons pas le renvoi du troisième numéro sans en recevoir le montant d'une piastre, prix de l'abonnement d'un an.

Cette condition est de rigueur et aucune exception n'y sera faite.

ANNONCES.

" Le Casino de Montréal. "

Pour compléter l'aménagement de cette institution, les directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Le maître d'armes donne des leçons tous les Lundis, Mercredis et Jedis de 8 à 11 heures : Le professeur de boxe, les Mardis, Jedis et Samedis aux mêmes heures.

Il faut être membre du Casino pour s'inscrire comme élève.

Les membres désireux de suivre les cours d'escrime et de boxe, devront s'entendre avec le professeur pour les conditions, qui sont des plus libérales.

ADMISSION AU CASINO—\$1.00 de droit d'entrée. \$1.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les Zouaves ne paient pas d'entrée, leur contribution annuelle est de \$2 et ils sont invités à se prévaloir de ces avantages exceptionnels.

Officiers du Casino pour l'année 1874.

MM. ALF. LA ROOQUE, JR., Président.

F. A. QUINN, Vice-Président.

MM. G. A. DROLET. } Administrateur.

MM. NAP. ARCHAMBAULT. }
G. BOIVIN. } Membres du Comité.
L. PRÉVOST. }
P. C. DUFRESNE. }

M. MARTIN, Gérant.

ANNONCES.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION
FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL
ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy Father, and for the Liberties of the Church.

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW YORK

JOHN D. KEILEY, JR., *Chairman.*

JOHN McANERNEY, JR., *Recording Secretary.*

HAROLD HENWOOD, *Corresponding Secretary.*

PATRICK FARRELLY, *Treasurer.*

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at

LOCK BOX 487, NEW-YORK CITY.

B. WOLFF

FABRICANT DE CHAINES D'OR

SPECIALITES

CHAINES DE ST. PIERRE

En or de \$20 ; En argent de \$5.00 et au-dessus

EPINGLE POUR CRAVATE

DITE DE ST. PIERRE

En or de \$2.50 ; En argent de \$1.00 et au-dessus

68 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Conditions faciles pour le Commerce.

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL I.

MONTREAL—25 MAI, 1874.

No. 8

SOMMAIRE.

1. 13 MAI 1874.
2. ACTES OFFICIELS.
3. CEREMONIE FUNEBRE A TROIS-RIVIERES.
4. ACTES OFFICIELS.
5. 25 MAI, FETE DE LA ST-GREGOIRE.

6. NOS JOURNAUX.
7. SOUVENIR—LES CHIENS DU REGIMENT.
8. PETITES NOUVELLES.
9. ANNONCES.

13 MAI 1874.

Pie IX, Père, Pontife, et Roi,

LES catholiques du monde entier ont eu le 13 de ce mois un fête de famille. C'était en effet le 82ème anniversaire de la naissance de Pie IX.

En ce jour là, Notre Père (Papa) arrivait à l'âge florissant que tout bon fils de famille souhaite à l'auteur de ses jours selon le commandement de Dieu qui promet longue vie aux enfants qui honorent leur père et mère.

C'est pour nous surtout, anciens soldats de ce bon Père, que ce jour est un jour de fête. Tous nos souvenirs se portent naturellement vers Rome, le temps heureux ou près de sa Paternité nous nous agenouillions à pareille date pour en être bénis, quand sa main auguste descendant du ciel faisait pleuvoir sur nous ses bénédictions, quand sa bonté le poussait à visiter nos blessés, nos malades, encourageant les uns, guérissant les autres, ouvrant à beaucoup les portes du ciel par de tendres et douces paroles. Ah ! le bon père de famille, le père de la famille catholique, n'oubliait aucun de ses plus humbles enfants et repartissant justement ses faveurs à chacun d'eux ! Nous surtout, Zouaves Pontificaux Canadiens ! qu'avions-nous donc tant fait pour lui ? Était-ce parce que quelques-uns d'entre nous avaient versé quelques gouttes de leur sang, quand tous, nous aurions donné le nôtre tout entier sans hésiter ? Nous venions de loin ? mais la distance n'était rien pour nous en allant à Rome ! Nos sacrifices ? lesquels ? de position, de fortune ? mais nous avons plutôt gagné depuis notre retour et combien d'entre nous ne doivent pas pour beaucoup, leur position actuelle dans la société et l'estime qu'ils inspirent, aux quelques années passées à Rome sous l'uniforme pontifical. Sacrifices ? Le seul que nous ayons fait, celui qui nous a coûté, a été notre départ de Rome, quand la Force a primé le Droit et que nous avons été obligés d'abandonner notre Père, jusqu'à des jours meilleurs, aux mains de ses ennemis.

Ah Père Vénéré ! vos enfants du Canada tout entier se sont agenouillés le 13 de ce mois ; les yeux tournés vers Rome, ils ont

recherché cette main bénite pour la poser sur leur tête, ils ont imploré votre bénédiction, et ce jour-là, nous n'en doutons pas, votre cœur paternel a battu plus fort dans votre poitrine. Oui, Saint Père, nous sommes vos enfants soumis, obéissants, respectueux et dociles, et tels nous voulons être jusqu'à la fin de nos jours !

Pie IX Pontife ! Vingt huit ans de Pontificat ; il a vu les années de Pierre ! 262ème Successeur du Grand Apôtre, il a surpassé tous ces prédécesseurs par la Gloire, la Sainteté, le Malheur ; la couronne du Confesseur repose sur son front, l'aurole du Martyr lui est peut-être destinée ! Héraut de la plus grande et de la plus pure gloire de la Vierge-Mère, Pie IX n'a pas oublié d'honorer le Saint Epoux de Marie en le proclamant Protecteur de l'Eglise Universelle. Que de confesseurs, de vierges, de saints canonisés par lui ! Que de vérités proclamées en face de l'erreur plus menaçante que jamais. Quand Rome a parlé par la bouche de Pie IX Pontife, le monde est resté stupéfait, étonné de la force, de la grandeur, du courage surnaturel que Dieu avait communiqué à Son Vicaire. Enfin le grand œuvre du Concile, proclamation solennelle de la solidité du Roc de Pierre contre les marées furibondes de ses ennemis du monde et de l'enfer. L'infailibilité, ce dogme hardiment proclamé, en face des vaines clameurs des faux sages, et des faux amis de la nouvelle école.

Pontife, grand s'il en fut, par la propagation de la Foi répandue dans le monde entier, par les millions de cœurs et d'esprits, soumis à sa doctrine, croyant à sa succession divine, à Son Vicariat de Dieu.

Enfants de notre Sainte Mère l'Eglise Romaine, nous croyons à cette Eglise dont J.-C. est le chef invisible, et le Pape, Successeur de Pierre, le Chef visible ; nous croyons fermement tout ce que croit et enseigne la Sainte Eglise ; dans cette foi nous voulons vivre et mourir.

Nous croyons, sans effort de volonté, mais d'un cœur joyeux et avec la pleine satisfaction de notre intelligence, que le Pontife Romain est infailible lorsqu'il remplit la charge de Pasteur et de Docteur de tous les chrétiens.

Nous professons hautement que le Pontife Romain à plein et suprême pouvoir et juridiction ordinaire et immédiate sur tous les Diocèses et chacun d'eux, sur tous les fidèles et chacun d'eux.

Nous nous unissons à de vaillants Camarades d'outre-mer, pour protester contre tout ce qui peut léser et diminuer en quoi que ce soit les droits divins et imprescriptibles de l'Eglise... Avec eux nous offrons pour sa défense tous les instants de notre vie, tout ce qui nous est cher en ce monde ; enfin comme gage de notre obéissance inaltérable, de notre foi, nous espérons—avec la grâce de Dieu—sceller ces actes de notre sang tout entier.

Pie IX Roi ! Où sont les rois ? où est le Roi ? Les Rois ne sont plus ! le seul Roi, c'est Pie IX ! Et pourtant c'est un Roi prisonnier, sans armée, sans finances. Quelle preuve s'il en fût que le Pape est Roi en dépit du monde, en dépit de l'enfer.

En effet si les rois du monde mesurent leur puissance sur les millions de bras que leur sceptre fait mouvoir, que dire d'un homme à qui des millions de cœurs, d'intelligences, font l'humble aveu de lui être soumis. D'où vient ce sentiment contre notre mauvaise nature, nos mauvais penchants, notre orgueil, notre vanité si naturels, si ce n'est le secul divin que nous voyons empreint au front de ce vieillard. Régner par la force sur les corps, régner par la terreur sur les esprits, régner par le nombre sur les masses, telle est la destinée des rois de la terre ; régner au nom de la douceur sur les corps, régner au nom de la justice sur les esprits, régner au nom de Dieu seul sur les masses, voilà la providence des Papes. Aussi, fils, sujets, et soldats du Pape nous ne pouvons qu'être fiers de ces titres qui font de nous, les enfants, les sujets, les soldats de Dieu sur la terre. S'il est vrai qu'obéir à Dieu c'est régner, obéir au Pape, son Vicaire, c'est jouir sur la terre de la plus saine, de la plus fructueuse liberté.

Le mot de soldat qui implique l'obéissance passive aux chefs serait donc pour nous, soldats du Pape, synonyme d'hommes libres puisque nous n'obéissons qu'au Pape, Vicaire de Dieu.

Reclamons donc ce titre et portons le bravement, que ce titre soit celui d'une nouvelle noblesse pour nous. Ne dégénérons pas !

Pie IX Roi ! Nous l'avons dit souvent dans nos cœurs, nous l'avons prouvé au monde par nos envois de jeunes gens à Rome.

Que nous reste-t-il à faire dans les tristes circonstances, ou ce titre de Roi n'a pas aux yeux du monde ce que ce monde trompeur et trompé demande à voir autour de ce nom pompeux.

Nous l'avons dit dans notre dernier numéro. Préparons-nous ! Il faut, il faudra bientôt combattre les armes à la main. Soyons prêts ! Ce que nous voulons aujourd'hui, il faudra l'emporter à la pointe de nos baïonnettes un jour. Préparons-nous. *Le Dieu le veut* ne peut tarder à résonner à nos oreilles.

Il importe donc que nous préparions les voies à la Nouvelle Croisade, d'abord chez nous-mêmes, en réchauffant notre foi endormie, en étudiant nos forces et en pratiquant le sacrifice, ensuite en communiquant autour de soi, chacun dans sa petite sphère—et qui n'a la sienne propre, ces mêmes idées ; enfin, le jour venu, se déclarer hardiment, franchement, au risque de briser avec tout son entourage, et n'écouter que la voix de la conscience, le cri suprême de l'Eglise, le nouveau, l'antique cri de *Dieu le veut*. Alors on criera ; Vive Pie IX Pape, Pontife et Roi ! Nous saurons alors qui est vraiment Roi ! nous saurons qui sont ses féaux soldats !

Dans l'armée innombrable qui combattra les combats de Dieu en ces jours gigantesques, ah ! nous en sommes sûrs, le Canada au-

ra sa place, une humble place, pour un bataillon de braves. Ce bataillon M. M. si vous le voulez, ce sera *Vous*

Prenez en l'engagement en la date mémorable du 13 Mai, 1874 ; c'est le jour de fête de notre Père, de notre Pontife, de notre Roi : que notre cri de filiale obéissance, de soumission religieuse, d'invincible loyauté soit donc :

VIVE PIE IX, PAPE, PONTIFE ET ROI

Actes officiels

Le 24 juin, 1874

Le Bureau de Régie fait appel à tous les Zouaves du pays pour venir chômer la fête nationale à Montréal, où leurs confrères de cette ville seront heureux de les recevoir. La réunion générale annuelle des Zouaves ayant lieu, d'après règlement, au mois de juillet, il est maintenant sous la considération du Bureau un projet pour ne faire qu'une seule et même fête de ces deux anniversaires. Des circulaires seront envoyées à tous les zouaves du pays, vers le 10 de juin, les notifiant des détails.

En attendant, pour faciliter l'ouvrage et régulariser le travail, nous prions tous les zouaves du pays, d'envoyer leur adresse exacte au Vice-Président local du Diocèse où ils résident. Ces officiers pourront dès lors les notifier facilement et promptement de toutes les déterminations prises.

Le Bureau de Régie de l'Union-Allet fera d'ailleurs annoncer dans les journaux français de Montréal toutes les mesures générales, au cas que les circulaires ne parviendraient pas à leur adresse.

Des démarches ont été faites pour avoir des uniformes ; ceux qui en désireraient sont priés d'envoyer immédiatement leur nom au Vice-Président de leur section.

Honneurs funèbres rendus au Chevalier Murray.

Trois-Rivières, 23 avril.

La gloire de la sainte cause du droit et de la justice rejaillit avec éclat sur ses défenseurs, et partout où il y a des cœurs catholiques, des tributs d'hommages s'élèvent sur la tombe des héros qui ont versé leur sang pour elle.

Notre ville vient d'en donner une belle preuve dans la démonstration éclatante dont elle a voulu honorer la mémoire du noble chevalier tombé au champ d'honneur à Manrèse.

A l'heure fixée pour le *Libera* solennel, une foule immense et recueillie se pressait dans la cathédrale. Le temple brillamment illuminé, et orné de banderoles et de tentures de deuil aux couleurs pontificales présentait un aspect saisissant. Le catafalque entouré de faisceaux d'armes et surmonté d'une couronne, portait l'inscription :

Hommage au Chevalier Murray, mort au champ d'honneur à Manrèse pour la cause catholique.

Une épée avait été déposée sur le cénotaphe avec des insignes désignant le grade militaire du chevalier. En avant du catafalque s'élevait un arc funèbre au chiffre de la catholique Irlande et orné d'un tableau de Pie IX au-dessous duquel on lisait : *Pro Petri sede*. Ces deux inscriptions résumaient toute la carrière du brave chevalier qui après avoir une fois déjà, versé son sang pour la défense du *Siege de Pierre* a trouvé une mort glorieuse en combattant en Espagne pour le même principe.

L'arc, richement illuminé, était couronné d'une urne funéraire au-dessus de laquelle flottaient d'immenses banderoles aux couleurs pontificales.

Les zouaves, en uniforme, formaient une garde d'honneur autour du catafalque. MM. Ls. Dussault, Benj. Bourgeois, J. Barnard, J. Panneton, N. Grenier, A. Trudel, G. Martin, A. Bourque et O. Cossette composait cette garde sous le commandement de M. le Srgt Major G. Désilets.

Ceux des autres frères d'armes du défunt qui, malgré la mauvaise saison, avaient pu venir des différentes paroisses voisines pour assister à la cérémonie, avaient des sièges réservés, au chœur, avec MM. les membres honoraires. On comptait MM. T. Connolly, J. Beauchesne, O. Rousseau, A. Lupien, A. Blondin et E. Loranger.

La société harmonique des Trois-Rivières ouvrit la cérémonie par la marche funèbre « *In memoriam* de Mills ; puis le chœur des amateurs sous la direction de M. Larivé, exécuta le *Dies iræ* en partie avec accompagnement de l'orgue. Le Très Rvd. Chs. Ol. Caron V. G. qui devait prononcer l'oraison funèbre, en ayant été empêché par une grave et subite indisposition, ce fut le Rvd. M. Ed. Ling, de l'Evêché, qui prononça le sermon de circonstance.

L'orateur, quoique chargé de cette tâche difficile à la veille, pour ainsi dire, de la cérémonie, trouva dans son admiration pour le héros qui faisait l'objet de la démonstration, et pour la cause à laquelle il avait donnée sa vie, des paroles véritablement éloquentes, dignes du sujet et de la circonstance et que nous nous faisons un devoir de reproduire :

Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi ; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus... justus judex.

J'ai bien combattu, j'ai achevée ma course, j'ai gardé la fidélité ; c'est pourquoi j'espère obtenir du Seigneur, le juste Juge, la couronne de Justice. (2 Tim. ch. 4 v. 7.)

Monseigneur et mes Frères,

Je vous dois d'abord un mot d'explication sur mon apparition ici ce soir. Vous vous attendiez, et moi aussi, à entendre en cette circonstance une voix plus autorisée et plus exercée que la mienne. Aussi je tiens à vous déclarer que si vous avez été trompés, ce n'est pas moi qui suis coupable, mais bien une indisposition importune, une extinction de voix qui vient à la dernière heure empêcher M. le Vicaire Général de se rendre à l'invitation qu'il avait d'abord acceptée, et qu'il eût été heureux de remplir. Je ne puis donc pas vous offrir un discours préparé, digne de votre attente, digne de celui qui en est l'objet. Je ne puis vous offrir que l'expression spontanée de ces sentiments qui remplissent toutes les âmes à la vue d'une de ces choses d'autant plus belles qu'elles sont plus rares dans ce siècle où l'on se flatte de tout voir, je veux dire, à la vue d'un soldat digne de ce nom glorieux, d'un soldat fidèle jusqu'à la mort, à sa parole d'honneur, à l'Eglise, à son Dieu.

Vous êtes réunis dans cette enceinte sacrée, M. F. pour répandre vos prières sur la tombe d'un compatriote, et pour plusieurs, d'un ami personnel, d'un compagnon d'armes. Cependant M. F. quelque triste que soit d'ordinaire l'appareil de la mort, et quelque douloureux son souvenir, ne croyez pas que je vienne ici vous demander des larmes sur cet acte impitoyable de la mort qui vient tout à coup de ravir, à quelques-uns d'entre nous, un ami personnel et estimé, et à nous tous un homme digne de nos louanges et dont la vie et la mort glorieuse sont une fleur de plus attachée à la couronne de ce jeune pays. Oh non, au lieu de vous demander des larmes, je suivrai au contraire le conseil de St. Paul, qui nous dit de ne point nous attrister sur le sort de ceux de nos frères qui sont morts glorieusement, comme s'il n'a-

vaient point d'espérance au-delà de la tombe ; mais de considérer au contraire les hauts faits qu'ils ont accomplis, la glorieuse carrière qu'ils ont laissée à notre admiration et imitation, et de nous réjouir de l'espérance de cette couronne de justice que Jésus-Christ, le juste Juge, a promis de poser Lui-même sur le front de ceux qui auront bien combattu. Or, M. F. c'est d'un de ces frères morts glorieusement, d'un de ces soldats de Jésus-Christ que je vous parlerai, en vous retraçant en peu de mots quelques-uns des hauts faits qui remplissent la carrière du noble Chevalier Hugh Gates Murray. Le sujet est beau, et rempli de gloire, non pas de cette gloire mondaine que la mort se plaît à détruire pour toujours, mais de cette gloire qui triomphe de la mort, et qui brille jusque dans le ciel.

Hugh Murray naquit à Montréal en 1836. Un brillant cours d'études au Séminaire de Québec ouvrit devant lui un avenir souriant. Pour le rendre plus libre de suivre les nobles inclinations de son âme, Dieu lui enleva bientôt ses parents. Cette cruelle épreuve comme aussi sa piété naturelle l'inclinèrent d'abord vers l'état ecclésiastique. Mais sa santé s'y opposa, et bientôt les événements qui se déroulaient sous ses yeux lui firent voir clairement la noble carrière que Dieu lui avait réservée ; il devait être soldat, soldat de l'Eglise et de Pie IX.

L'on était à l'année 1860, c'est-à-dire, à l'année où, à la lumière si brillante du XIX siècle, on vit encore une fois le Sauveur du monde en la personne de son Vicaire et représentant, vendu par un Apôtre de l'Evangile, c-a-d, par un prince chrétien, qui avait reçu de Dieu la mission et le devoir de le défendre et aider à sauver le monde, vendu à ses ennemis pour cette couronne temporelle qui depuis mille ans ornaît le front du Souverain Pontife et lui garantissait cette liberté nécessaire au gouvernement de l'Eglise. L'on était à cette année de 1860, où, en présence de ces iniquités que je viens de vous rappeler, en présence du Vicaire de Jésus Christ indignement dépouillé, les Princes de l'Europe, c'est-à-dire, ces Princes, tant protestants que catholiques, dont le Pape avait converti et civilisés les pères, et érigé, affermi et défendu les trônes pendant 15 siècles, laissaient faire, disant *prudemment* qu'il ne fallait pas intervenir, et là sous leurs yeux, sur le champ de Castelfidardo, laissaient écraser par 60,000 envahisseurs, la petite armée de 4 ou 5 mille hommes qui étaient accourus pour défendre le Pape. La conséquence de cette lâcheté fut la perte, ou plutôt le vol des quatre cinquièmes des Etats du Pape, qui furent incorporés au royaume d'Italie c'est-à-dire au royaume usurpé de Victor Emmanuel.

Le bruit de ces faits parvint aux oreilles de notre jeune compatriote, alors à Québec, au département de l'Instruction publique. Il écrivit aussitôt à son oncle, Mgr. l'Evêque de Kingston, pour lui apprendre que dans quelques semaines il serait sur les murs de Rome, à la place d'un des braves tombés à Castelfidardo. Murray arriva à Rome à la fin de Juillet 1861, plein de courage et d'ardeur, impatient de se mesurer avec le meilleur Piémontais. Mais il arriva trop tard ! la paix était faite et faite à la satisfaction des Souverains. Partout régnait la paix, oh oui, cette paix qui règne entre le loup et l'agneau, lorsque le loup l'a mangé. Voici en effet ce qui était arrivé. En voyant la manière indigne dont le Pape avait été dépouillé de ses Etats, les yeux du monde catholique s'étaient tournés vers la Fille aînée de l'Eglise, vers le peuple guerrier, vers l'antique pays des chevaliers et des Croisés, vers l'empereur qui représentait et dirigeait ce peuple, et l'on se demanda si en vérité ce peuple et cet Empereur allaient laisser faire ainsi. Napoléon entrevint, et fit remar-

quer à son ami Victor Emmanuel qu'il avait été trop loin, que les catholiques du monde entier étaient mécontents. Et Victor Emmanuel l'écouta, et leur témoigna même son *profond regret* qu'une cruelle *nécessité diplomatique* l'eût forcé à seconder les *légitimes aspirations* de l'Italie, qui voulait être *une et indivisible*. Les deux Souverains conclurent même, le 15 Septembre 1864, une convention par laquelle le Roi d'Italie promit d'abord de garder ce qu'il avait volé ensuite de n'en point prendre davantage, et pour ce qui était fait, eh bien, on le regardera comme des *faits accomplis*, sur lesquels on ne reviendrait pas. Et Napoléon montra au monde cette convention, comme une preuve du profond intérêt qu'il prenait à la liberté et aux droits du St Siège. Et ainsi notre jeune et vaillant chevalier arriva trop tard sur le champ de bataille, car la paix était faite !

Mes frères, Victor Emmanuel avait promis de ne point s'emparer de ce qui restait des États du Pape, c'est-à-dire de la ville de Rome et de ses environs. Mais il n'avait pas promis que ses généraux ne le feraient pas ! Or, parmi ces généraux, il y en avait un, nommé Garibaldi, qui était à peu près l'homme le plus impie et le plus pervers que l'on puisse se représenter, et celui dont Mélanie de la Salette disait qu'il fait à peu près ce que le diable ferait lui-même, s'il était à sa place. Garibaldi, voyant que les mains du roi Victor Emmanuel étaient liées par la convention du 15 Septembre, fit un appel à ses semblables dans l'Italie et l'Europe entière, et vint en 1867 attaquer la ville de Rome avec une armée de 12 à 15 mille brigands. Enfin l'occasion tant désirée par notre jeune héros allait lui être accordée : il allait pouvoir se battre pour Pie IX.

Depuis Castellidardo le petit bataillon des Zouaves Pontificaux s'était réorganisé. Murray y était déjà promu au grade de sergent. Les deux armées se rencontrèrent sur la plaine de Mentana. Murray était au premier rang sur la ligne de bataille. Il avait à conduire ses hommes par un chemin creux sous une pluie de balles ; il les fit passer un à un, faisant lui-même le coup de feu en passant. Il avait étendu plus d'un ennemi, et était à recharger sa carabine, et levait le bras droit qui, au même instant, tombe, traversé d'une balle. Se croyant blessé à mort, il crie une dernière fois : *En avant mes braves*, et tombe, heureux de mourir pour Pie IX. S'apercevant bientôt qu'il était en vie : *Quel malheur, dit-il, d'être venu si près du but, et l'avoir manqué !* Garibaldi et ses brigands furent battus à plate couture, et durent déguerpir à la hâte.

Ces événements s'étaient accomplis en quelques semaines. Mais en quelques semaines aussi le bruit de cette dernière trahison était parvenu jusqu'aux extrémités du monde. De tous les points du globe, comme une seule voix de deux cent millions de catholique s'élevèrent ensemble pour demander « Si on allait laisser « traiter ainsi le Vicaire de Jésus-Christ ? Si celui qui avait créé « et défendu tous les trônes chrétiens de l'Europe, ne pourrait « plus avoir ni un trône, ni un palais, ni une demeure dans sa « propre ville ? Si cette couronne qui depuis dix siècles ceint le « front du Vicaire de Jésus-Christ devait être ainsi arrachée par « des brigands et traînée dans la poussière ? Si cette main qui « tant de fois s'était levée contre les envahisseurs de Rome, ne « pourrait plus répandre des bénédictions sur la ville de Papes « et sur le monde ? Non, non, il n'en sera pas ainsi ; » et à ce cri, des extrémités du monde, de l'Amérique méridionale et de l'Afrique, et surtout de notre cher Canada, des centaines de jeunes croisés, se levant dans leur indignation, coururent à Rome pour former de leurs poitrines autour du Chef de l'Eglise un mur qu'il

faudrait traverser avant de parvenir à la ville de Rome—Tel était leur désir, tel était leur serment.

Lorsque les Zouaves du Canada arrivèrent à la Ville Eternelle, la première chose qu'ils firent, après qu'ils eurent reçu la bénédiction de Pie IX, fut d'aller serrer la main de leur brave devancier, le Sous-Lieutenant Murray, et de lui présenter une épée, comme témoignage de leur estime. Il l'a reçut, et jura sur cette arme de défendre le Pape jusqu'à l'effusion de la dernière goutte de son sang. Et ses nouveaux compagnons firent tous le même serment. Ils étaient décidés à le tenir, et lorsque le dernier de ces soldats Français qui depuis mille ans défendaient le Pape, l'eut abandonné, lorsque, le 20 septembre 1870, soixante-mille soldats de Victor-Emmanuel vinrent entourer la ville de Rome, la petite armée de Pie IX serra ses rangs autour de lui, et jura encore une fois de mourir, mais de l'abandonner, jamais ! Ils l'eussent fait ; mais Pie IX, ne put consentir à laisser répandre sous ses yeux le sang de ses plus chers enfants. Voyant que les portes de la ville étaient enfoncées, et que la résistance était désormais inutile, il fit réunir les Zouaves sur la place St. Pierre, il les remercia, les bénit, et au nom de l'obéissance qu'ils lui avaient promise, il leur commanda de retourner dans leur pays. Et c'est ainsi que l'obéissance elle-même leur refusa le bonheur de mourir pour l'Eglise, et les contraignit à reprendre la route du Canada. Murray revint à Québec, et suspendit dans une place d'honneur, son épée de Mentana, espérant la reprendre bientôt au service de l'Eglise. Il espérait en effet que, sinon la religion, au moins le sentiment d'honneur engageraient enfin les princes de l'Europe à demander justice pour le plus légitime des Souverains.

Il attendit, pendant trois années, et personne ne vint au secours du Pape. Pendant trois ans règnèrent autour de la prison de Pie IX le silence et les ténèbres, comme autrefois les ténèbres et le silence règnèrent pendant trois jours autour du tombeau de son Divin Maître, et ne furent troublés que par les préoccupations de ses ennemis, occupés à se partager les dépouilles de leur victime, et à prendre des précautions pour l'empêcher de ressusciter. Et c'est ainsi que pendant ces trois longues années, les ennemis de l'Eglise sont occupés à se partager les dépouilles de leur victime, et à prendre des mesures pour l'empêcher de ressusciter, car le Pape aussi leur a dit qu'il ressusciterait. Hélas ! quelques pieuses femmes seront encore les premiers témoins de sa résurrection, car parmi les hommes, tous l'ont abandonné ; personne ne vient à son secours.

Un jour, l'automne dernier, Murray était à réfléchir sur toutes ces choses, et au milieu de sa mélancolique rêverie, ses regards tombèrent sur son épée de Mentana, suspendue en repos depuis trois ans. Il la prit dans ses mains : « O noble épée, murmura-t-il, que j'ai reçue des mains de mes compatriotes sous les murs de Rome, et sur laquelle j'ai juré de défendre l'Eglise et le Pape jusqu'à l'effusion de la dernière goutte de mon sang ! Voilà « cependant trois années que Pie IX est prisonnier, entre les mains « des voleurs, dépouillé et insulté, et nous sommes ici dans le « repos ! Est-ce ainsi qu'un soldat garde sa parole d'honneur, ou « qu'un chrétien donne sa vie pour la défense de sa foi ? Non, « non ; partons, allons combattre ou mourir pour l'Eglise et le « Pape. » Mais Seigneur, où aller ? Toutes les avenues de Rome sont fermées ; personne ne combat pour le Pape ; il a beau regarder tous les drapeaux du monde ; aucun n'est levé pour marcher à la délivrance du Vicaire de Jésus-Christ. Partout règne le silence de la captivité, et les ténèbres d'une profonde nuit

sociale. Mais à travers ces ténèbres qui enveloppent le monde, l'œil du jeune chevalier découvre une étoile d'espérance. Du côté de l'Espagne, au-dessus des montagnes des Asturies, cet antique boulevard de la liberté et du christianisme, il croit apercevoir l'aurore de la résurrection. Son parti est pris ; il ira en Espagne.

Il faut vous dire ici, M. F. pourquoi il est allé en Espagne se ranger sous le drapeau de Don Carlos. Il y est allé pour deux raisons ; d'abord, parce qu'il croyait que c'est toujours une chose honorable de combattre pour une cause juste et légitime, et en second lieu, parce qu'il croyait que la route de l'Espagne était dans les circonstances actuelles la plus directe à Rome, et même la seule qui pût le conduire à la délivrance du Pape.

D'après l'antique loi de l'Espagne, les princes seuls avaient droit à la succession au trône d'Espagne. Or, en 1830, le roi Ferdinand VII, étant sur son lit de mort, dérogea à cette loi, et désigna pour la couronne sa fille aînée, l'Infante Isabelle, au détriment du droit de son frère cadet, Don Carlos. Celui-ci réclama ses droits, mais les circonstances ne lui permirent point de les faire valoir. Il les transmit intacts à ses héritiers, et c'est ainsi que Charles VII, le Don Carlos actuel, réclame le trône de ses pères. Il le réclame à trois titres, contre les usurpateurs qui s'en sont emparés il y a quelques années, après avoir trahi et chassé leur souveraine, la reine Isabelle. Il réclame le trône de ses pères à titre de justice, car ce trône lui appartient d'après l'antique loi de la nation, à laquelle le roi Ferdinand VII, dans son opinion, n'avait pas le droit de déroger. Il le réclame à titre de légitime défense, puisqu'il appartient aux princes de la maison royale de défendre le trône contre les chefs de la révolution. Il le réclame enfin à titre de religion, si je puis m'exprimer ainsi, puisque c'est le droit et le devoir de tous les hommes de se défendre contre les prétentions de quelques usurpateurs qui veulent leur ravir ce qui leur est plus chère que la vie, la religion de leurs pères. Enfin Don Carlos réclame le trône de ses pères à un quatrième titre, et c'est afin de pouvoir par là accomplir le premier devoir de tout prince qui a reçu une épée pour défendre la justice ; c'est de marcher à la délivrance du Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi, M. F. Don Carlos a tiré son épée royale pour défendre son droit, sa patrie, et sa foi, et celle de ses pères, et par là même pour défendre la cause du monde catholique ; et voilà pourquoi notre jeune chevalier est allé combattre pour le drapeau du roi Charles VII. Il y est allé, parce que ce drapeau lui paraissait levé pour une cause juste et légitime ; mais surtout parce que ce drapeau lui paraissait le seul qui pût le conduire à Rome ; et cela était tellement son intention, qu'il mit pour condition essentielle de son engagement, qu'il serait libre de quitter le service pour aller à Rome dès qu'il se présenterait une occasion favorable. Il fut reçu à bras ouvert par ses anciens compagnons d'armes, ces zouaves, qui l'avaient connus à Mentana et à Rome. Une place d'honneur lui était réservé dans la garde du prince Don Alphonse, frère du Roi, et il montra bientôt qu'il en était digne. Un premier combat lui avait déjà valu le grade de capitaine, lorsqu'il arriva devant la ville de Manrèse. Manrèse était fortifiée et bien défendue ; néanmoins il fallait l'enlever à l'instant, car les ennemis approchaient. L'assaut fut prompt et irrésistible ; la ville fut emportée, mais au prix du sang de dix-huit héros, tombés sur le champ de l'honneur. Les chefs avaient reçu la première décharge, et Murray avait reçu une balle là où la reçoivent les braves, en pleine poitrine. Il avait pris part à deux combats depuis son arrivée. Au sortir du premier, il reçut les

épaulettes de capitaine ; au sortir du second, il reçut sans doute cette couronne que le juste juge a promis d'accorder à ceux qui auront légitimement combattu. Digne fils de la nation martyre dont les fils se rencontrent sur tous les champs d'honneur de l'Europe et du monde entier ; digne aussi du beau pays de son adoption, il a eu l'honneur de les représenter tous deux sous le premier et seul drapeau maintenant levé au nom de Dieu et de l'Eglise. Oh, puisse son sang porter ses fruits ! Puissent les fils de l'Irlande, fidèles à suivre ce noble exemple, être toujours les premiers à accourir à la défense de l'Eglise et du Droit ; et puissent les fils du Canada être toujours à leurs côtés pour combattre et mourir ensemble pour leur commune foi, leur commune mère, la Ste. Eglise. Merci M. F. pour le beau témoignage d'estime que vous êtes venus ici déposer sur la tombe de ce jeune héros. Merci au nom de l'Eglise, dont vous êtes venus honorer un des plus braves défenseurs ; merci au nom de notre chère Irlande, dont vous êtes venus honorer un des fils les plus dignes ; merci au nom de votre propre pays, dont vous comprenez ainsi l'honneur. Que le Seigneur, le juste juge, exauce vos vœux et accorde la couronne de justice à ce soldat, qui a si bien combattu, et qui a donné sa vie en témoignage de sa fidélité.

Sa Grandeur Mgr. des Trois-Rivières, assistée des Rvds. M. N. Duguay et D. Gérin, deux anciens frères d'armes du défunt, prononça alors l'absoute.

Les fonctions de thuriféraire, cérémoniaires et acolytes étaient remplies par MM. T. Connolly, Ecc. Ed. Brunelle, Ecc. E. Dussault, Ecc. O. Rousseau et A. Lupien, tous anciens zouaves.

Le chant du *Libera me Domine* si empreint de majestueuse gravité avait été admirablement rendu par les amateurs.

Une dernière marche funèbre exécutée par la musique pendant que la garde d'honneur défilait dans la grande nef, termina cette imposante cérémonie qui a laissé un précieux souvenir et des impressions profondes dans le cœur de ceux qui y ont assisté.

Nous sommes orgueilleux à bon droit du beau tribut d'hommages que les citoyens des Trois-Rivières viennent de donner à la mémoire d'un soldat de Pie IX et de Charles VII, en se rendant avec tant de sympathie, à l'invitation de ses compagnons d'armes.

Si l'initiative de la démonstration est due aux Zouaves Pontificaux de cette ville pour lesquels il y avait un devoir à remplir, l'honneur et le mérite en reviennent au Rvd. M. Baillargeon pour sa générosité et le zèle qu'il a déployé dans l'organisation de la cérémonie ; à l'éloquent prédicateur ; à MM. les amateurs et leur habile et dévoué directeur M. Jarivée ; à la musique ; à MM. les marchands et à M. l'artiste L'Heureux qui se sont prêtés si généreusement à fournir les parures pour l'ornementation de la cathédrale ; enfin à toute la population pour son assistance si nombreuse et si sympathique.

ACTES OFFICIELS.

UNION ALLET.

Section Trifluvienne.

Séance du 26 avril.

Les résolutions suivantes sont adoptées à l'unanimité :

Les Zouaves de cette section, très reconnaissants pour le généreux concours des citoyens de la Cité des Trois-Rivières, à l'occasion de la cérémonie funèbre qui a eu lieu le 23 courant en

l'honneur du chevalier Hugh Murray, desirent leur offrir publiquement les remerciements les plus sincères.

Ils offrent des remerciements particuliers à Sa Grandeur Mgr. des Trois-Rivières pour avoir bien voulu rehausser la cérémonie de sa présence ; au Rév. Messire Baillargeon pour sa générosité et la bienveillance avec laquelle il a bien voulu se charger de l'organisation ; au Prédicateur, le Rév. Mess. Ling ; à MM. les Amateurs, à leur directeur M. Larrivé et à la bande harmonique pour leur bienveillant concours ; à MM. N. Godin, L. Z. Beaudry, Lajoie & Frère, A. Tessier, W. Gagnon, F. X. Tapin, P. Godin, G. Frigon, E. Morissette pour avoir généreusement fourni les objets nécessaires à la parure funèbre, et à M. l'artiste L'Heureux et Tho. Millette architecte pour leur précieux concours.

Les Zouaves de cette section conserveront toujours un précieux souvenir des sympathies que la cité des Trois-Rivières a manifestées, en cette occasion, à l'égard d'un de leur anciens frères d'armes et aussi à l'égard des deux nobles causes qui leur sont si chères.

JAS. BARNARD, Président.
BENJ. BOURGEOIS, Secrétaire.

25 Mai, Fête de la St Grégoire.

Aujourd'hui, fête de son patron, l'Union Allet fait célébrer une messe à N.-Dame de Bonsecours. Les Zouaves de Montréal et les membres honoraires de la Société y sont conviés et nous ne doutons pas qu'un grand nombre ne profitent de cette occasion, en faisant leur pèlerinage à Marie, de demander au Secours des chrétiens et la victoire de l'Eglise et les forces nécessaires pour combattre au jour donné pour sa gloire. Nous donnerons des détails au prochain numéro.

NOS JOURNAUX.

NOUS recevons avec plaisir différents journaux que nous lisons avidement. Ces journaux que nous pourrions appeler la *Presse Zouave*, effectuent dans un rayon plus étendu et avec des moyens plus considérables ce que, dans notre humble sphère et avec nos moyens restreints nous nous efforçons de faire. Afin de répandre ce que nous considérons la bonne presse au point unique catholique et romain, nous en donnons la nomenclature et divers renseignements qui intéresseront ceux qui ont à cœur le triomphe de l'Eglise.

Le *Crusader*. Organe de la ligue St. Sébastien fondée par les Z. P. anglais pour promouvoir par tous les moyens légitimes, la restauration au Saint-Père de ses domaines temporels, et s'opposer aux menées des sociétés secrètes et de l'Internationale. Secrétaire MM. Vavasour, Z. P., Hazlewood, Tadcaster, Yorkshire. Abonnement \$2 par an, paraît tous les quinze jours.

La *Fedeltà*. Organe des anciens soldats pontificaux romains. Cette feuille hebdomadaire est vaillamment rédigée sous le feu vexatoire du fisc et de la prison. Plusieurs interdictions, amendes et autres amenités de la *liberté de la presse*, selon le code savoyard, en font un confesseur de la presse catholique. Rédacteur, David Valgimigli, Piazza di Tor Sanguigna, No 18 ; abonnement huit francs, port en sus. Se publie en Italien, paraît une fois la semaine.

La Croix n'est pas un journal d'abonnements. Elle est l'organe d'une association. Il ne sera donc réclamé aucune rétribution pécuniaire aux personnes à qui elle sera adressée.

Cependant, pour satisfaire au vœu de plusieurs amis qui s'intéressent à l'œuvre, l'association recevra comme associés tous ceux qui, partageant ses principes et ses vues, voudront concourir à leur divulgation par la propagation de cette *Revue*.

Le montant de l'association a été fixé à DIX FRANCS par an, chiffre minimum.

« LA CROIX » paraîtra une fois chaque semaine. Les pages recevront un numéros d'ordre progressif. A la fin de l'année il sera dressé une table des matières.

Toute la correspondance doit être adressée *rue de Terre-Neuve, 3 à Bruxelles*,—au nom de M. VICTOR MOUSTY,—ou de M. ALEXANDRE VITTRANT, gérant de la *Revue*.

Nous ne saurions trop recommander ce journal qu'une association a mis entre les mains de deux de nos anciens camarades que nous avons bien connu : l'exposition nette des principes catholiques, leur franche application, une foi vivace, ardente, font de ce journal, un honneur et une gloire pour la catholique Belgique.

A ces trois journaux vient se joindre la *Vraie France* organe religieux et politique fondée par de nos anciens chefs aux Zouaves, pour la défense de l'Eglise et la promotion des principes monarchiques légitimes en France. En le lisant, on reste convaincu que des soldats du Pape ne peuvent devenir que de bons citoyens, aimant leur patrie comme ils aiment l'Eglise, défendant celle-là par la plume comme ils ont défendu celle-ci avec l'épée, vaillamment, loyalement et la face au danger.

Bureaux à Lille, Rue . . . Paraît tous les jours.
Abonnement pour le Canada . . . port compris.

Le Bulletin de l'*Union-Allet*, des Zouaves Pontificaux du Canada, se fait un devoir de réclamer auprès de ses lecteurs pour ces journaux de la bonne cause, une part de leur support et de leurs bonnes œuvres. Il faut aider à répandre, en ces temps d'erroments, un attachement sincère aux doctrines romaines, il faut se liquer contre les mauvais et c'est au moyen de la bonne presse, qu'il est du devoir d'un catholique de répandre partout, qu'on arrêtera ou du moins qu'on diminuera grandement les effets du mal.

LES CHIENS DU REGIMENT.

LES chiens du Régiment !! Ces mots seuls réveillent tout un monde de pensées, de souvenirs dans mon âme et me reportent à cet heureux temps, où nous avions un Régiment aux nobles traditions, à cet heureux temps, où, soldats de Pie IX, après une pénible étape, nous partageons souvent notre botte de paille, avec ces vieux amis Léda, Ali, Couma, Badinguet, crève-faim, que nous appelions les chiens du Régiment.

Buffon et après lui Cuvier, nous ont dit que, « plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais encore il se conforme aux mouvements, aux manières, et à toutes les habitudes de ceux qui le commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, rustre à la campagne ; toujours empressé pour son maître, il ne fait nulle attention aux gens indifférents et se déclare contre ceux qui sont faits pour importuner. »

Vraiment, à lire ces lignes, on croirait que Buffon avait servi, et qu'il avait contracté quelque dette envers ces gais compagnons, qui font leur possible pour remplacer auprès du soldat garnisier, la famille éloignée, les amis de là-bas, et les camarades manquant à l'appel. Le chien du Régiment prend tellement le ton de la caserne, qu'en effet il se déclare carrément contre ceux qui n'en sont pas et qui ne portent pas l'uniforme : caressant pour le soldat ; il est plus qu'indifférent pour le Pékin.

Ces chiens appartiennent autant au pioupiou qui lui donne sa gamelle à lècher, à l'heure du rata, qu'à l'officier qui lui permet à la *popotte* de poser son museau, sur son genou, en attendant une friandise.

Le chien du Régiment a des connaissances dans toutes les compagnies des quatre bataillons. N'a-t-il pas suivi la cuisine du 40^e dépôt, pendant 5 mois, sans interruption ! Et les recrues, avant de passer en compagnie de guerre, n'ont-elles pas fait l'école de peloton au dépôt ! Qui précédait les clairons, dès l'aube, quand la colonne se dirigeait à la Farnésine, ou sur les bords du Tibre ? N'est-ce pas maître Ali, ou la belle Léda, qui au retour, couraient de chambrée en chambrée, pour attraper ici une miche de pain, là un os ou un peu de bouillon. C'est ainsi que la connaissance se faisait, entre deux caresses, et que plus tard, quand ces recrues étaient versées dans des compagnies différentes, les chiens comptaient des amis à la suite de chaque cuisine.

Quel est le zouzou, qui ne se souvient de ces heureux moments, où le brave Ali, ce héros de Mentana, qui y avait reçu deux blessures des Garibaldiens, venait en frétilant, lui demander l'hospitalité ? Alors, la fatigue était oubliée et pour ne pas déranger le chien qui s'étendait paresseusement sur le *campi* ou sur la paille, le zouzou s'enroulait dans sa demi-couverture et s'endormait sur la dure. Les rêves n'en étaient pas moins roses et le réveil sonnait d'aussi bonne heure que d'habitude, mais le zouzou faisait sa cour au fidèle chien et tâchait de s'attirer ses préférences, en faisant des sacrifices pour lui. Mais, Ali aimait le Régiment et il continuait ses visites le lendemain.

Les chiens étaient aujourd'hui à Rome et y faisaient la rencontre d'un Zouave en permission : Léda, comprenait que les zouzous de la campagne romaine, seraient charmés de sa visite, et cette belle chienne d'arrêt, suivait le permissionnaire à Monte Rotondo. Le lendemain, Léda prenait la route de Mentana, et venait y goûter notre cuisine et recevoir nos caresses. Tivoli, et Monte Angelo la voyaient arriver quelques jours après, faisant son tour d'inspection.

Dans un Régiment composé d'autant d'éléments hétérogènes, que l'était le Régiment des Zouaves, où il fallait des interprètes à toute occasion, pour l'instruction, la théorie sur le service de place, et le tir, seuls les chiens comprenaient tous les idiômes et recevaient les caresses et les fonds de gamelle, sans distinction de races des *Castors*, des Français, des Espagnols, des Allemands, des Anglais, etc. La gamelle est de toutes les *langues*.

Plusieurs officiers avaient des chiens magnifiques, qui leur appartenaient en propre. Les capitaines de la Messalière, Joly, DuReau et beaucoup d'autres avaient des chiens de race, qui n'auraient pas déparé des meutes royales. Ces nobles animaux s'échappaient par ci par là des appartements de leurs maîtres, pour joindre les grands chœurs de chiens, qui se réunissaient tous les soirs, à la place Colonna, et mêlaient leurs aboiements, aux sons des clairons, qui y sonnaient la retraite. Quel vacarme,

quels hurlements, quels cris ne faisaient-ils pas entendre, à la première note des *Tromba* ! Un vrai chahut, quoi ! Tous les soirs la scène recommençait, et les chiens attendaient souvent cette fameuse sonnerie pour rentrer au quartier.

Plusieurs de ces chiens se sont signalés d'une façon particulière, pendant les événements de 1867. Le chien du major Castella, des carabiniers Suisses, accompagna son maître à Mentana, le 3 Novembre 1867. Le major se lança au fort de la mêlée et par une circonstance fortuite, se trouva isolé de sa compagnie et aux prises avec trois chemises rouges. Il s'escriyait de son mieux avec ces gueux de Garibaldiens, mais allait succomber sous le nombre, quand le brave Badinguet, son fidèle chien, arriva comme une trombe, à la rescousse. En un temps et un mouvement, Badinguet sauta à la gorge d'un des trois assaillants et le tint en respect, pendant que Castella tuait l'un des ennemis d'un coup de sabre, et mettait le second hors de combat. Il fit lâcher prise à Badinguet et ramena ce gaillard prisonnier, sous la conduite de son chien, tout fier d'avoir sauvé la vie à son maître et glorieux de sa prise. Castella fut décoré et la compagnie tout entière fit une ovation au courageux chien. On lui vota une médaille de cuivre, sur laquelle on inscrivit en termes élogieux, les faits d'armes de Badinguet, qui avait reçu une balle de revolver dans une patte et un coup de sabre sur le dos, pendant cette affaire. Cette médaille lui fut suspendue au cou, par un magnifique collier. Il la portait encore en 1870.

Ces fidèles compagnons rendaient service aux Zouaves dans les bonnes comme dans les mauvaises affaires. Plus d'un, au régiment, se fit aider dans ses petites parties de maraude, par ces intelligents animaux. Quand le bouillon était maigre et les étapes longues et pénibles, je ne jurerais pas que nous n'ayons pas laissé étrangler, aux chiens qui nous accompagnaient, quelques pigeons qui étaient ensuite jetés dans la cambuse à soupe. Quand la soif étreignait nos gorges desséchées, par la poussière des grandes routes, il se peut aussi que nous ayons laissé les chiens en faction près des haies, pendant que nous pénétrions dans les immenses vignobles qu'elles bordaient, pour y *chipper* quelques grains de raisins.

Ali rendit, dans une de ces occasions, un fier service à ce brave B. qui se trouvait alors en garnison en Mentana. C'était je crois vers la mi-Septembre 1868. B. avait tremblé des fièvres romaines pendant tout l'été, et il avait été obligé de laisser le camp d'Annibal pour l'*Ospedale di San Spirito*, d'où, nous croyions bien qu'il ne sortirait que pour un monde meilleur. Il en était sorti et faisait sa convalescence à Mentana. Quelques jours avant sa sortie de l'Hôpital, un ordre supérieur de la place, informait les soldats, que toute maraude dans les vignobles serait dorénavant punie de quinze jours de prison...brrr. Va sans dire que B. ignorait ces mauvais procédés, à l'égard de pauvres diables, à qui un grain de raisin faisait tant de bien.

Un jour, qu'il se promenait sur la belle route qui relie Monte-Rotondo à Mentana, accompagné d'Ali. B. eut la fantaisie de savourer une grappe ou deux de ces fruits généreux ; en deux temps la haie fut franchie et B. se trouva au milieu d'une vigne immense, couvrant au moins cinquante arpents en superficie, toute chargée de fruits et prête à la vendange. Que faire dans une vigne ? à moins que l'on y mange ? B. mangea beaucoup de raisins et je crois même qu'il poussa la fantaisie jusqu'à se tresser une belle couronne de grappes, dont il entoura son képi ; il s'en attacha sur les épaules en guise d'épaulettes et sur la poitrine en guise de décorations : il en mit quelques-unes dans

ses poches, et tout barbouillé du jus de la vigne, chamarré comme un vendangeur des campagnes romaines, il se préparait à s'en aller, quand un vigoureux abolement d'Ali attira son attention. Il regarda inquiet autour de lui et, *Accidente!* il vit la bouche d'un énorme tromblon dirigée vers lui, et au bout de ce tromblon, une paire d'yeux flamboyants, appartenant au *signor Padrone* de la vigne, qui l'ajustait en ricanant.—*Per Bacco! Chè fute qui! Abasso il cappello!*

Tête de B! où fuir? B. qui ne savait d'italien que juste assez pour ne rien comprendre, comprit que le *Padrone*, le traitait de Bacchus, vu sa tête couronnée de raisins. B. comprit aussi au geste de l'italien, qu'il voulait ou sa tête ou sa coiffure. Il se souvint qu'en effet, son No. matricule 8761 était au fond de son képi, et que possesseur de ce précieux couvre-chef, l'italien le découvrirait infailliblement. B. décrocha ses épaulettes et ses décorations, laissa glisser sa couronne, vida ses poches et tira son porte-monnaie. Il balbutia, *Signor! Signor! pagato!* Mais le brutal ne répondit que ces mots, « *Presto, il cappello!* » en armant le chien de son cspingole. B. sans armes, regardait tantôt Ali qui grondait, tantôt l'italien, mais ne voulant pas risquer la peau de son chien ni la sienne, il jeta son képi aux pieds du *Padrone*. Celui-ci ramassa le képi, et lui fit signe de sortir de la vigne. B. le suivit sans parler.—Arrivé sur la grande route, notre zouzou, encore tout affaibli des suites de sa maladie, s'assit sur une grosse pierre pour se remettre. Le *Padrone* lui demanda de quelle garnison il était, de Mentana ou de Monte-Rotondo. B. fit la sourde oreille et ne répondit rien, mais le chien crut comprendre et résolut de sauver son maître des griffes du vigneron. Il se mit à gambader autour de lui et tout-à-coup, il prit la direction de Monte-Rotondo. L'italien en eut assez—et se mit à suivre Ali jusqu'à la porte de la Caserne, où le capitaine Joly commandait. L'italien se fit conduire au Bureau du Sergent fourrier et lui remit le képi portant le No. 8761 avec sa plainte : on lui dit de retourner le lendemain.

Pendant ce temps-là B. revint tout pensif et tête nue, à Mentana, où il nous raconta son aventure. Nous lui apprîmes l'ordre de la place—peu s'en fallut que la fièvre ne le reprit.

Cependant le Capt. Joly ne trouvant pas ce No. matricule sur ses contrôles, renvoya le képi, avec une note, au lieutenant du Ribert, qui commandait à Mentana. L'ordonnance du lieutenant, qui était un bon camarade en avertit B. pendant que M. du Ribert était à l'exercice.

B. qui portait, depuis la veille, mon képi d'ordonnance, qui n'avait jamais été matriculé, alla chez le commandant pour lui donner des explications et pour conjurer l'orage.

B. ne trouvant pas le lieutenant, attendit dans l'anti-chambre, puis risquant un œil dans la chambre voisine, il vit sur le bureau son képi, son bon vieux couvre-nuque, qui attendait comme lui, que M. du Ribert se fut assuré du No. qu'il portait, pour venger ce brave Italien des deux sous de raisins que B. lui avait emprunté. Le commandant retardant à venir, B. crut bien faire en s'en allant aussitôt, mais avant de partir, pour épargner des ennuis à ce bon M. du Ribert, qui n'aimait pas à sévir, il fit un échange de képi et mit la note du capt. Joly dans le képi non matriculé et s'en revint, les mains dans les poches et en se dandinant, nous raconter comment il avait retrouvé son képi.

L'histoire rapporte que M. du Ribert, rentré chez lui, un quart d'heure après,—lut la lettre du capt. Joly, l'informant que le propriétaire du képi ne se trouvait pas dans sa compagnie.

Il chercha au fond le numéro du matricule et n'en trouvant pas, il fallit mettre à la porte le *Padrone* qui se présenta ensuite, pour obtenir justice. Il demanda à l'italien s'il se méquait de lui, et s'il pensait qu'il pouvait reconnaître le propriétaire de ce képi, par la couleur ou par l'odeur, seulement. Il y en avait 7000 de semblables au Régiment.

C'est ainsi que les chiens du Régiment, dans les grandes comme dans les petites actions, rendaient service aux zouzous, en les tirant de mauvais pas. Comment ne pas aimer de pareils compagnons!

D.

Petites Nouvelles.

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. Alphonse Guy, ancien zouave, vient d'être admis au notariat après avoir subi un excellent examen devant la Chambre Provinciale à Québec. M. Guy restera à St. Hyacinthe. Nos meilleurs souhaits à notre jeune camarade.

Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine arrivée de M. Moreau, Aumônier de l'Union Allet. Parti le 21 de France il sera ici vers le 7 de juin.

Nous prendrons des mesures pour annoncer plus exactement son arrivée en cette ville. Nous sommes sûrs que les zouaves se feront un devoir d'aller à sa rencontre. Nous ne doutons pas que les nouvelles qu'il nous rapporte de nos anciens chefs et camarades feront les frais de bien des entretiens pleins d'intérêt et de charmes, dont nous profiterons avidement, afin de les communiquer aux amis lecteurs de notre Bulletin.

Nous lisons dans la *Vraie France*, excellent journal, publié à Lille, sous la direction de notre brave commandant Lallemand, des Zouaves Pontificaux, secondé et assisté par plusieurs anciens zouaves, comme MM. de Rély, du Colombier et autres, les lignes suivantes en date du 4 mai courant :

Le *Bulletin de l'Union-Allet*, organe des zouaves pontificaux du Canada, nous arrive aujourd'hui encadré de noir et donne les plus intéressants détails sur la vie et la mort du regretté Hugh Murray, capitaine dans les armées catholiques de S. M. Charles VII, Roi d'Espagne, ancien sous-lieutenant aux zouaves pontificaux, mort à Suria, le 6 février 1874, après vingt-quatre heures d'agonie, d'une blessure reçue la veille à l'assaut de Munrèse.

Il nous a paru que cette vie dépensée tout entière au service de l'Eglise pouvait être d'un bon exemple pour la jeunesse catholique et que l'enthousiasme contagieux du camarade qui la raconte était de nature à faire naître ou à raviver les dévouements dont la sainte Eglise a besoin. Voilà pourquoi nous publions cette page d'un Canadien chez qui nous retrouvons avec joie le cœur et l'accent de la France.—(Suit l'article)

MM. les Zouaves sont de nouveau priés de s'adresser au Vice-Président de leur section pour le portrait du Lieut. Murray.

La Section de Montréal adressera ses demandes au Casino, 31 Rue Côté.

Le deuxième détachement des Zouaves Pontificaux canadiens, a quitté Montréal il y a eu six ans le 14 Mai. Ce détachement se composait de 23 jeunes gens, que M. l'abbé Jos. Michaud, professeur de sciences au Collège de Joliette, accompagna jusqu'à Rome.

Dimanche, 3 mai, à Angers, Mgr. Grandin, vicaire apostolique de Saint Albert (Canada), a conféré l'ordre du diaconat, dans l'église de Sille-le-Guillaume, à M. l'abbé Lelouet, d'Angers, ancien sergent-major aux zouaves pontificaux.

ANNONCES.

NOÉ RAYMOND
MARCHAND
ST. HYACINTHE.

P. ACHILLE BOURGET
EPICIER
VILLAGE LAUZON, LEVIS.

Aura constamment un grand assortiment d'Épiceries; il informe ses anciens compagnons qu'il espère avoir leurs encouragements.

LEON DESCARRIES
EPICIER
675, RUE ST. JOSEPH, 675.

Informe ses anciens compagnons d'armes qu'il a en main un assortiment complet d'Épiceries, et sollicite un petit encouragement de la part du Zouzou.

F. X. LEFEBVRE
Marchand de Chaussures et de Machines à Coudre
LAPRAIRIE.

C. G. DUROCHER
ARTISTE-PHOTOGRAPHE
RUE AUGUSTA, SOREL.

EDWIN HURTUBISE
Agent pour le Département Français, Assurance Royale
MONTREAL.

A. BENJAMIN CHERRIER
PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR
DU QUEBEC DIRECTORY
Boîte No. 407½, 15, St. Lambert.
A la Poste, Montréal.

INFIRMERIE DE CHEVAUX
ET
ETABLISSEMENT VÉTÉRINAIRE
J. A. COUTURE
Médecin Vétérinaire Gradué du Collège McGill.

BUREAUX : 313½, RUE ST. JOSEPH
Ouvert de 8 hrs. A. M., à 7 hrs. P. M.

ANNONCES.

GUSTAVE A. DROLET
AVOCAT
No. 41,—RUE ST. VINCENT,—No. 41. ●
MONTREAL.

THOMAS CORRIVEAU
AVOCAT
LAMBTON, ONT.

P. U. DUPRAT
AVOCAT
MONTREAL.

J. P. MARION
NOTAIRE
170½, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230½, P. O.

HENRI DESJARDINS
MEDECIN
45, RUE ST. ANTOINE, MONTREAL.

E. H. RICHER
LIBRAIRE
RUE CASCADES, ST. HYACINTHE

On trouve à cet établissement toute espèce de Livres de Prières, d'École, d'Histoire, de Littérature, etc. Papiers de tous formats, Enveloppes, Gravures, Statuettes, Chapelets, Médailles, etc. Tapisseries, Fournitures de Bureaux, Livres blancs et une grande variété d'articles de fantaisie.
Une visite est respectueusement sollicitée.

E. H. RICHER.

G. E. PANNETON
Marchand de
VINS, LIQUEURS, EPICERIES, CIGARES, Etc.
EN GROS ET EN DETAIL
Place Lavaltrie, en face du Marché
JOLIETTE.

N. RENAUD ET CIE.
MARCHANDS DE FARINE, GRAINS ET PROVISIONS
34, RUE DES ENFANTS TROUVÉS
MONTREAL.

GASPARD BOURGEOIS
MARCHAND-ÉPICIER
Encoignure des Rues Ste. Catherine et Seaton
MONTREAL.